

IDÉES/

FEU LA GLACE ? (1/4)

Tant va la glace à l'eau, qu'à la fin elle fond : le réchauffement climatique menace les icebergs et les glaciers de disparition. Glaciologues et explorateurs nous emmènent à la découverte de ces masses de glace bien vivantes, thermomètre de l'état de santé de notre planète.

Olivier Remaud

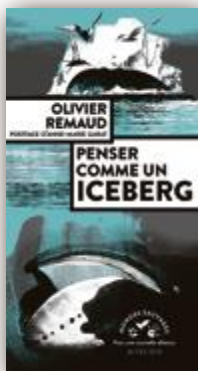
«Les glaciers sont des partenaires sociaux : on les consulte, on leur parle, on ne veut pas les offenser»



OZGUN OZCER

Pour mieux prendre conscience des enjeux climatiques, le philosophe nous invite à voir dans les icebergs et les glaciers des êtres vivants, comme le font ceux qui les étudient ou vivent auprès d'eux.

Recueilli par
CATHERINE CALVET
et **THIBAUT SARDIER**



OLIVIER REMAUD
PENSER COMME UN ICEBERG
Actes Sud, 240 pp., 22 €.

Les glaciers sont massifs, froids et se déplacent lentement. Il en va de même des icebergs, blocs gelés qui flottent sur l'eau après s'être détachés des glaciers... et qui sont en plus des entités bien solitaires. Ces caractéristiques glaciales donnent assez peu envie de leur ressembler. Et pourtant, Olivier Remaud nous invite à *Penser comme un iceberg* (Actes Sud). Dans ce livre, le philosophe et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) montre à quel point la vie inonde ces êtres de glace. Il nous invite à y voir des «arches de vie» et à considérer tout ce qui nous relie à eux, car c'est le meilleur moyen de changer notre rapport au monde pour lutter contre le réchauffement climatique.

En quoi les glaciers et les icebergs peuvent-ils être considérés comme des êtres vivants ? D'abord parce que les icebergs sont des écosystèmes mobiles, de véritables arches de vie. Sur leurs flancs s'accroche une multitude de micro-algues attirées par les sels nutritifs de l'eau. Ces minuscules organismes sont des éléments primordiaux pour la vie des autres êtres vivants dans les milieux polaires. La glace fait partie de l'existence quotidienne des populations autochtones des latitudes boréales ainsi que des habitants de hauts massifs montagneux partout sur la planète. Les glaciers sont des partenaires sociaux, les sujets de rituels collectifs et d'attentions multiples. On les consulte, on leur parle, on ne veut pas les offenser. On s'assure qu'ils contribuent en retour à la bonne organisation des groupes humains. Autrement dit, ce sont des personnages à part entière dans des histoires communes. Il n'y a là aucune superstition : les sociétés réfléchissent souvent sur elles-mêmes en sollicitant des auxiliaires non humains. Enfin, on déclare en glaciologie qu'un glacier

n'est plus que de la «glace morte» lorsqu'il a perdu sa masse au point d'être revenu à l'état de névé, simple amas de neige. On suppose qu'il est né, qu'il a grandi, puis décliné, et qu'il était auparavant bien vivant. **Cette idée de vie vient aussi du mot utilisé pour décrire la naissance des icebergs : «le vèlage».** Même si l'origine de cet usage est difficile à tracer, le terme de vèlage (*calving* en anglais) est attesté dans le milieu des baleiniers dès le début du XIX^e siècle. Il instruit une équivalence singulière entre, d'une part, un glacier et une vache ou une baleine qui mettent bas, et d'autre part, un iceberg et un veau ou un baleineau qui naissent. La communauté scientifique l'a enregistré dans ses lexiques spécialisés, et il est passé dans le langage courant. On peut y voir une licence poétique, mais il témoigne plutôt de ce que j'appelle un «animisme spontané». Le vèlage met en scène une vie nouvelle. Ce mot vient troubler le discours qui oppose une nature inanimée à la culture. Il nous invite à dépasser la grande division occidentale entre les choses et les personnes. C'est pourquoi j'ai traqué le vocabulaire de la vie et les expériences qui lui correspondent dans les savoirs collectifs et jusque dans les rangs des sciences.

Diriez-vous qu'aujourd'hui, les scientifiques et les riverains de glaciers ont la même conception de ces zones de glace ?

Par delà les approches différentes, je pense que tout le monde partage une même gamme de sentiments. Face à des entités de glace, parfois si massives, chacun éprouve une réelle empathie. J'en veux pour preuve l'émotion qui étreint toute personne qui voit un iceberg en plein océan ou un glacier suspendu en montagne pour la première fois. On ne se demande pas s'il faut prêter une âme à des assemblages de

cristaux arrondis tassés les uns sur les autres. On reconnaît une forme de vie comme étant déjà présente en eux et précédant le regard. Il y aurait un dialogue intéressant à inaugurer sur la base de telles expériences. On se rendrait compte que nos façons «naturalistes» de percevoir et de penser ne sont peut-être pas si dénuées d'animisme et que celui-ci ne contredit pas forcément le raisonnement scientifique.

Ce lien avec l'iceberg est-il un défi lancé au regard occidental, qui sépare nature et culture, humain et non-humain ?

De nos jours, beaucoup estiment encore que les zones de glace sont désertiques et «désolées». La solitude de l'iceberg est l'un des mythes indissociables du dualisme nature-culture qui vide la nature de la plupart de ses êtres vivants. Dans cette veine, les récits de nombreux voyageurs polaires développent un imaginaire romantique. L'iceberg évolue dans les solitudes océaniques, comme une cathédrale posée sur l'eau. Miroir de nos désespoirs, c'est un fragment sublime qui reflète autant la grandeur de l'œuvre divine que la misère de la condition humaine. Certains ont vite deviné que les icebergs ne se bornent pas à illustrer une esthétique du sublime. Mais ils ne plongeaient pas sous la surface de la mer, et les mots leur manquaient pour les décrire autrement. Il nous est possible maintenant de découvrir la vie là où elle se déploie, grâce à des équipements élaborés. Il n'y a plus aucune raison de se représenter l'iceberg comme un tombeau.

En quoi cette reconnaissance de la vie dans la glace nous conduit-elle à «penser comme un iceberg», pour reprendre le titre de votre livre ?

Le titre est un clin d'œil à la formule de l'écologue Aldo Leopold : «*Penser comme une montagne.*» Il s'agissait



L'île de l'Eléphant, située au nord-

pour lui de convaincre ses contemporains que la montagne a besoin du loup afin de réguler l'éventuel surplus de cerfs et d'éviter que les arbres ne soient complètement défoliés. Chaque être compte dans l'équilibre général d'un écosystème donné. *Penser comme un iceberg* exige d'abolir les miroirs, de considérer notre planète telle qu'elle est, jusque dans ses régions extrêmes, et non telle que nous voudrions qu'elle soit pour nous uniquement, inerte et à notre disposition. Sans quoi nous peinerons toujours à prendre la vraie mesure des interactions entre les êtres vivants humains et non humains. Une biodiversité existe dans les glaces. Elle suit ses rythmes propres et les populations autochtones s'insèrent depuis des siècles dans ces milieux.

Penser comme un iceberg ou comme un glacier, est-ce aussi savoir percevoir les signes, les couleurs et les sons par lesquels